16e REGIMENT DE LIGNE

1803 - 1815

Un arrêté des consuls de 1803 supprima la dénomination de demi-brigade de bataille pour la remplacer par celle de régiment d'infanterie.
Cette organisation dura jusqu'à la Restauration en 1815.

CAMPAGNE DE 1805 (TRAFALGAR).

Les deux bataillons du régiment avaient été embarqués à Toulon sur l'escadre de l'amiral **VILLENEUVE**. Dans la mémorable bataille de Trafalgar, le soldat **Robert GUILLEMARD**, de Sixfours (Var), tua l'amiral **NELSON**. Retraité plus tard comme sergent, **GUILLEMARD** publia des mémoires où il relate avec les plus grands détails un fait qui fait autant d'honneur à son auteur qu'au 16e régiment d'infanterie, auquel il appartenait. Laissons-lui donc la parole :

*« Le 3 octobre 1805, notre bataillon quitta les bâtiments de transport et passa sur les vaisseaux de l'escadre. Ma compagnie fut destinée à faire partie de la garnison du **Redoutable**, de 74 canons, commandé par le capitaine de vaisseau **Lucas**.*
« Le 20 octobre, une vague rumeur se répandit qu'on devait sortir le lendemain de Cadix pour attaquer les Anglais. En effet, le 21, à dix heures du matin, l'escadre combinée sortit de Cadix pour présenter la bataille aux Anglais.
*« Le **Redoutable** était au centre et un peu en avant de la ligne française, qui, par une dernière disposition du général, était rangée en demi-cercle. Il avait en face de lui le **Victory**, portant pavillon de l'amiral et monté par **Nelson**. Ce fut notre vaisseau qui donna le signal du combat.*
« Nos gabiers d'artimon avaient été tués, deux matelots et quatre soldats dont je faisais partie reçurent l'ordre de les remplacer dans la hune. Comme nous y montions, les boulets et la mitraille volaient autour de nous ; un de mes camarades fut blessé à côté de moi et précipité d'une hauteur de trente pieds, il se fracassa la tête sur le pont.
« Les gabiers anglais, dont nous n'étions qu'à quelques toises firent en nous voyant paraître, un feu très vif auquel nous répondîmes. Un soldat de ma compagnie et un marin furent tués tout près de moi, les deux autres blessés purent cependant descendre par les haubans. Nos adversaires furent à ce qu'il paraît encore plus maltraités que nous, car bientôt je ne vis plus personne dans la hune anglaise.
*« Sur l'arrière du vaisseau anglais, était un officier couvert de décorations et n'ayant qu'un bras ; d'après ce que j'avais entendu dire de **Nelson**, je ne doutai pas que ce fût lui. Ne recevant pas l'ordre de descendre et me voyant oublié, seul dans la hune, je crus de mon devoir de faire feu sur l'arrière du vaisseau anglais que je voyais à découvert et de très près. J'aurais pu même ajuster les individus, mais je tirai successivement sur les différents groupes formés par les marins et par leurs officiers. Tout à coup j'aperçus sur le **Victory** un grand mouvement, l'on s'empressait autour de l'officier dans lequel j'avais cru reconnaître **Nelson**. Il venait de tomber et on l'emportait couvert d'un manteau.*
*« Je m'empressai de descendre pour annoncer au commandant **Lucas** ce que j'avais vu de la situation de l'ennemi, et il me crut d'autant plus aisément que la cessation du feu lui annonçait un événement de la plus haute importance, occupant l'équipage anglais et l'empêchant de continuer le combat.*

« Il était cinq heures du soir quand le combat cessa, je parcourus le vaisseau où tout offrait le spectacle de la destruction. Un désespoir calme se peignait sur la figure de ceux qui avaient échappé à cette terrible scène, où je venais de faire mon début dans la carrière militaire.
« Dans la soirée, des chaloupes anglaises vinrent prendre le reste de notre équipage pour le répartir sur différents vaisseaux et je fus conduit sur le ***Victory****.*
« J'y appris la mort de ***Nelson****. Il avait reçu sur l'épaule droite une balle qui pénétrant obliquement avait brisé l'épine du dos.*
« Le général ***Collingwood*** *l'avait remplacé dans son commandement.*
« La mort de ***Nelson*** *était regardée comme une calamité publique, dont la victoire ne put adoucir l'amertume. Aussi, comme homme je ne pus m'empêcher de prendre part en quelque sorte à l'affliction qui régnait sur le* ***Victory****, tandis que, comme Français, je devais me réjouir d'une mort qui délivrait ma Patrie d'un de ses plus dangereux adversaires. Au reste le moment où* ***Nelson*** *fut frappé, la position de sa blessure me prouvaient à n'en pas douter qu'il était mort de ma main, puisque j'étais seul dans la hune d'artimon. Mais, quoique le coup qui avait fait tomber le général fût un service rendu à la Patrie, j'étais loin de le regarder comme un trait dont je puisse m'enorgueillir. D'ailleurs, dans la confusion générale, tout le monde aurait pu s'en attribuer l'honneur, et, pour ne pas m'exposer aux railleries de mes camarades, je trouvai plus sage de n'en pas parler.*
« C'est ainsi que plus d'une fois l'insouciance ou la fausse honte m'ont privé d'avantages auxquels j'aurais pu prétendre. »

Plus loin le sergent **GUILLEMARD**, parlant de son régiment, dit :
« Je n'ai pas nommé le régiment de ligne dans lequel j'entrai en 1805, et dont le numéro est inscrit plus d'une fois avec honneur dans nos fastes militaires. »

Le sergent **GUILLEMARD** rentra définitivement dans son village de Sixfours le 2 octobre 1823. Il avait quitté le service ou plutôt on lui avait donné sa retraite alors qu'il était au siège de Barcelone près de deux mois après l'affaire de Mataro.
On sait le rôle glorieux du navire le *Redoutable* et de son commandant **LUCAS** pendant la bataille de Trafalgar. L'amiral **VILLENEUVE**, deux jours avant d'être assassiné, écrivait au commandant **LUCAS** :

« Si tous les capitaines de vaisseau s'étaient conduits comme vous à Trafalgar, la victoire n'eût pas été un instant indécise ; certainement personne ne le sait aussi bien que moi. »

L'Empereur **NAPOLÉON** dit aux capitaines **LUCAS** et **INFERNET** qui lui furent présentés à leur retour des prisons d'Angleterre : *« Si tous mes vaisseaux s'étaient conduits comme ceux que vous commandiez, la victoire n'aurait pas été incertaine : Je vous nomme commandants de la Légion d'honneur. »*

Honneur donc au régiment qui, en secondant une aussi héroïque conduite, a acquis le droit de revendiquer une part des éloges décernés par l'amiral **VILLENEUVE**, par l'Empereur **NAPOLÉON**, et après eux par l'histoire, au vaillant capitaine **LUCAS**.

Pendant l'année 1807, le 16e de ligne fait partie du 4e corps appelé aussi corps d'observation de la Grande Armée, sous le commandement du général **BRUNE**. Il appartient à la division **MOLITOR** (brigade Castella).

A la date du 16 juin 1807 le quartier général du 4e corps est à Neubrandembourg. L'effectif du 16e est de 59 officiers et 1861 hommes pour deux bataillons, commandés par les chefs de bataillon **BEAUDOIN** et **MARIN**. Le major **MARIN** commande le régiment. Le régiment a laissé à Mayence un détachement de 3 officiers et 132 hommes. Il a ses quartiers à Slavenhogen.
Le 16 juillet le régiment est au camp sous Stralsund, son effectif a été porté à 59 officiers et 2,084 hommes.
De Stralsund le régiment est envoyé à Rostock au mois de septembre, puis dans l'île de Rugen, le 30 novembre 1807.

Le 12 octobre de l'année 1808, le 4e corps de la Grande Armée est dissous par décret. Le 16e rentre alors en France, et au mois de janvier 1809 nous le trouvons en garnison à Macon.

CAMPAGNE DE 1809.

Après la dissolution du corps d'observation, la division **MOLITOR** se met en marche pour se porter d'Allemagne en Espagne. Le 16e était arrivé à Mâcon et le reste de la division à Lyon lorsqu'elle reçoit l'ordre de retourner sur ses pas et de se porter sur le Rhin.
Elle passe le fleuve à Huningue, pénètre en Souabe et gagne Ulm, où elle vient contribuer à la formation du 4e corps de l'armée d'Allemagne.
Ce corps est commandé par le maréchal **MASSÉNA**, duc de Rivoli. Le 16e appartient à la 1re brigade (général Leguay), de la 3e division (général Molitor).
Le régiment est commandé par le colonel **MARIN**. Il se compose de 3 bataillons, à l'effectif de 64 officiers et 2,056 hommes. Le 4e bataillon a été détaché en Espagne en 1808, et nous l'y retrouverons quand nous nous occuperons des campagnes d'Espagne.
Pendant la première partie de la campagne, le 4e corps n'a aucun engagement avec les Autrichiens, et n'assiste ni à Eckmülh, ni à Ratisbonne. Après cette dernière affaire, l'archiduc ayant mis le Danube entre **NAPOLÉON** et lui, se replie sur la Bohême.
L'Empereur laisse le corps du maréchal **DAVOUST** en observation à Ratisbonne, et se dirige sur Vienne, bien résolu à passer sur le corps du général **HILLER**, s'il lui dispute l'entrée de la capitale.

COMBAT DE NEUMARCK (24 AVRIL).

Le maréchal **BESSIÈRES** avait été détaché avec une division bavaroise, et la division **MOLITOR** (16e de ligne) pour poursuivre vers l'Inn, deux corps autrichiens commandés par le général **HILLER**. Le 22 avril, au soir, les Autrichiens prennent position sur les bords de l'Inn, entre Alt et Neu-OEtting.
Le général **HILLER**, croyant d'après ses renseignements que **NAPOLÉON** s'était mis à la poursuite de l'archiduc, prend la résolution d'opérer une diversion en attaquant les Français. Le matin du 24, trois fortes avant-gardes se mettent en mouvement et marchent contre **BESSIÈRES**, qui n'avait avec lui que 20,000 hommes, et sur ce nombre la division **MOLITOR** qui venait de Bibourg était encore assez éloignée. Ainsi s'engage le combat de Neumarck.
La division bavaroise **de WREDE** soutient seule le premier choc. Heureusement la division **MOLITOR** arrive, appuie la droite bavaroise, la dégage, et assure sa retraite sur Wilsbibourg.
Cette affaire qui coûta 1500 hommes au corps franco-bavarois n'eut aucune suite, car, dans la nuit du 24 au 25, le général **HILLER** ayant appris les avantages remportés par les Français contre l'armée autrichienne se hâte de repasser l'Inn.

Dans la marche sur Vienne qui suivit cette affaire, le maréchal **MASSÉNA**, avec le 4e corps, était en seconde ligne sur la route de Passau.

COMBAT D'EBERSBERG.

Le 3 mai, l'avant-garde du 4e corps arrive à Linz, où les débris des corps de l'archiduc **Louis** et du général **HILLER** (30,000 hommes) occupent une position avantageuse en avant de la Traun. L'Empereur envoie **BESSIÈRES** et **OUDINOT** sur Ebersberg pour seconder **MASSÉNA**. Les Autrichiens battus se mettent en retraite après avoir perdu 4,500 hommes et 7,500 prisonniers. Le 4e corps se porte ensuite sur Amsteten.
L'Empereur arrivé devant Vienne somme inutilement l'archiduc de capituler, il prend la résolution de bombarder la ville.

BATAILLES D'ASPERN ET D'ESSLING (21 ET 22 MAI).

L'Empereur avait décidé le passage du Danube, il choisit à cet effet l'île Lobau, située à une lieue et demie à l'Est de Vienne.
Le 17 mars, il dirige la division **MOLITOR** (16e) vers un petit bois, entre le village d'Ebersdorf et le bord du Danube.
Les compagnies de voltigeurs sont embarquées sur des bateaux, abordent dans l'île et en chassent un détachement ennemi préposé à sa garde.
Le 20 mai, l'Empereur passe dans l'île et fait établir un pont sur le troisième bras du fleuve entre les villages de Gross-Aspern et d'Essling. Les divisions **LASALLE** (cavalerie), **BOUDET** et **MOLITOR** (infanterie) passent successivement. Le lendemain l'Empereur vient reconnaître la position, et établit son ordre de bataille à l'entrée de la plaine de Marchefeld, la gauche appuyée à Gross-Aspern, le centre à Essling et la droite en face le Stadt Enzersdorf, à un petit bois au bord du Danube.
C'est dans cette position qu'il doit attendre le reste de son armée pour une attaque générale.
La division **MOLITOR** (16e) occupe à gauche le village de Gross-Aspern. L'archiduc **Charles**, résolu à prendre l'offensive, veut envelopper l'armée française, la rejeter au delà du Danube et détruire ses ponts.
L'armée autrichienne est forte de 90,000 hommes et 228 pièces d'artillerie. **NAPOLÉON** ne peut lui opposer que 35,000 hommes. Le 21 mai, entre une heure et deux heures de l'après-midi, les Autrichiens prennent l'offensive, on les voit s'avancer sur cinq colonnes.
Le village d'Aspern est assailli par eux avec la plus grande vigueur. La division **MOLITOR** qui l'occupe n'en met pas moins à soutenir le choc et à se maintenir dans son poste. Elle donne le temps à la division **LEGRAND** d'arriver à son secours. L'ennemi est repoussé mais il revient à la charge ; étant très supérieur en nombre, il parvient à se rendre maître de la tête du village. Les Français s'obstinent à reprendre le terrain qu'ils ont perdu, les Autrichiens mettent de l'acharnement à le garder. Le village devient non pas un seul champ de bataille, mais le théâtre de mille petits combats sanglants et opiniâtres. Chaque rue, chaque maison, chaque grange voit une scène de carnage ; les charrues, les chariots, les herses, les fléaux, les fourches, les haches sont employés, soit pour se couvrir et se retrancher, soit pour détruire l'ennemi concurremment avec le fusil et le sabre. On combat dans l'église, dans le cimetière, autour des grands arbres. Le moindre espace de terrain est disputé. Aspern est pris et repris jusqu'à six fois. Enfin, ce n'est que l'obscurité profonde qui sépare

les combattants. Les Autrichiens restent maîtres de la partie d'Aspern qui est du côté de la plaine, et les Français de celle qui est du côté du Danube.
Au centre et à la gauche les Français mieux soutenus avaient repoussé les Autrichiens.
Le 22 mai, à 4 heures du matin, le combat recommence avec plus de fureur encore. Les trois divisions du 4e corps se sont concentrées la nuit dans Aspern. Les Autrichiens attaquent en si grand nombre et sont soutenus d'une artillerie si formidable qu'après un combat de quelques heures, ils emportent le village, qui, attaqué de nouveau par les Français est enlevé pour ainsi dire à la baïonnette, maison par maison.
Quatre fois les Autrichiens touchent au moment d'être maîtres de ce poste, à la possession duquel semble s'être attaché l'honneur des deux nations, quatre fois les Français les contraignent de l'abandonner presque en entier. Le jour est déjà avancé, on continue néanmoins de combattre et à se disputer ce même champ de bataille.
On ne peut encore décider à qui restera la victoire. Au village d'Essling, mêmes combats, même fureur. Ce fut pendant cette terrible journée que le maréchal **LANNES**, duc de Montebello**,** eut la cuisse emportée par un boulet ; il mourut le 30 mai.
Cette lutte meurtrière cesse vers neuf heures du soir. Les Français ont conservé leur position du matin, les Autrichiens bivouaquent sur le champ de bataille. Ces derniers ont tiré dans la journée quarante mille coups de canons, ils ont 8,000 hommes tués ou blessés, dont 23 généraux ; un feld-maréchal, 1,500 hommes et 4 drapeaux restent en notre pouvoir. Nous avons de notre côté 2,000 hommes tués et 5,000 blessés ; le général **SAINT-HILAIRE** fut emporté par un boulet.
L'armée se repose quelques heures sur le terrain dont elle avait si glorieusement gardé la possession, et dans la matinée du 23 mai elle repasse en partie sur la rive droite du fleuve, et en partie dans l'île Lobau où elle prend position.
Après la bataille d'Essling, l'archiduc **Charles** ne songe qu'à se fortifier dans une position en face de l'armée française. Il fait élever vis-à-vis l'île Lobau et parallèlement au Danube, une ligne d'ouvrages qui s'étend de Gross-Aspern à Enzersdorf en passant par Essling. Cent cinquante pièces de canon arment ces ouvrages.
L'armée autrichienne prend position à une lieue en arrière de cette ligne, le front couvert par le ruisseau de Russbach, dont les rives ont été couvertes de petits ouvrages.
L'archiduc attend dans cette position l'attaque de **NAPOLÉON**.
NAPOLÉON établit solidement la plus grande partie de son armée dans l'île Lobau qui devient une sorte de place forte. Trois ponts parallèles relient l'île à la rive droite et assurent les communications avec Vienne. Les îles voisines ont été également fortifiées. Tous les corps qui ont combattu à Essling sont campés dans l'île, les autres sont répartis sur la rive droite entre Vienne et Presbourg.
Le 1er juillet, l'Empereur quitte Schoenbrunn et établit son quartier général dans l'île Lobau.

BATAILLE DE WAGRAM (6 ET 7 JUILLET).

L'archiduc était persuadé que **NAPOLÉON** tenterait le passage du fleuve au même point que la première fois. Aussi, l'Empereur chercha par tous les moyens à le maintenir dans son erreur, tandis que son plan était de franchir le fleuve plus en aval afin de faire tomber sans lutte la ligne de défense construite par les Autrichiens.
Le 2 juillet, 500 voltigeurs prirent position dans l'île du Moulin en face d'Essling. Un petit pont protégé par une flèche joignit cette île à la rive gauche.
Ainsi que **NAPOLÉON** l'avait espéré, l'attention de l'ennemi se porta sur ce point et les redoutes du village d'Essling ouvrirent un feu très vif sur l'île.

Le 4 juillet au soir, toutes les troupes étaient rassemblées dans la partie orientale de Lobau. Quinze cents voltigeurs commandés par le général **COUROUX** passèrent le fleuve en bateaux. En deux heures un pont fut établi et **OUDINOT** y passa avec la plus grande célérité. Pendant ce temps, cent pièces en batterie sur le front de l'île, tonnaient sur toute la ligne et protégeaient l'opération du passage tout en partageant l'attention de l'ennemi. La nuit était obscure, l'orage grondait dans le ciel, la pluie tombait à torrents, et l'incendie d'Enzersdorf allumé par nos batteries éclairait cette scène majestueuse et terrible. Dès que le général **OUDINOT** eut franchi le fleuve, **NAPOLÉON** donna l'ordre de jeter les ponts principaux qui devaient s'appuyer sur la petite île Alexandre.
A trois heures du matin les troupes défilaient avec précision sur six ponts. A cinq heures l'armée s'était formée.
A gauche le corps de **MASSÉNA**, au centre les corps de **BERNADOTTE** et d'**OUDINOT,** à droite le corps de **DAVOUT**.
Une seconde ligne et les réserves comprenaient l'armée d'Italie sous les ordres du prince **Eugène**, le corps de Dalmatie, général **MARMONT**, la garde Impériale et la grosse cavalerie.
L'archiduc comprit alors qu'il avait été trompé, que sa ligne de défense tombait sans combat, et qu'il lui fallait opérer un changement de front pour accepter la bataille sur le terrain choisi par **NAPOLÉON**.
L'action s'engagea vers huit heures du matin. Quatre bataillons autrichiens qui défendaient Enzersdorf se rendirent au colonel **SAINTE-CROIX. OUDINOT** cerna le château de Sachsengang et y prit les 900 hommes et les 12 pièces de canon que l'ennemi avait affectés à sa défense.
L'archiduc exécuta plusieurs manœuvres pour essayer de reprendre quelques avantages sur le terrain où il était réduit à se battre. Laissant le gros de ses forces dans ses lignes, il détacha plusieurs colonnes d'infanterie avec une forte artillerie pour essayer de déborder la droite de l'armée française. Une de ces colonnes occupa le village de Rutzendorf, mais **OUDINOT** l'en chassa. **NAPOLÉON** ordonna alors au maréchal **DAVOUT** d'appuyer à droite pour menacer la gauche des Autrichiens.
Toute l'armée manœuvra dans la plaine d'Enzersdorf, depuis midi jusqu'à neuf heures du soir, et occupa les villages qui sont en avant du Russbach. A neuf heures du soir, le prince **Eugène** tenta une attaque sur Wagram, centre de l'armée autrichienne. Le général **MACDONALD** enleva la position, fit 3,000 prisonniers et prit 5 drapeaux. Il dépassa même Wagram, mais il dut rétrograder devant les renforts de l'ennemi. Bien que cette retraite s'exécutât dans le plus grand ordre, la nuit était très obscure et les trois divisions de **MACDONALD** souffrirent beaucoup.
Les Saxons qui avaient appuyé sur leur gauche après la prise de Raasdorf, prirent les colonnes de **MACDONALD** pour l'ennemi et ouvrirent le feu. Canonnées en flanc par les Autrichiens, en tête par les Saxons, les divisions françaises se débandèrent et laissèrent échapper leurs 3,000 prisonniers.
Les Autrichiens ne pouvant se rendre compte de leur succès à cause de l'obscurité se bornèrent à réoccuper Wagram.
MACDONALD rallia ses divisions et l'armée passa la nuit sur le champ de bataille. Pendant la nuit **NAPOLÉON** rassembla un corps considérable à une portée de canon de Wagram. Le maréchal **MASSÉNA** s'avança sur la gauche d'Auerklad, ne laissant qu'une division à Gross-Aspern, et le maréchal **DAVOUT** dépassa le village de Gross-Hoffen pour se rapprocher du centre. L'archiduc de son côté dégarnit son centre pour renforcer ses ailes en les étendant. Il fit élever des redoutes sur son front, sa droite s'étendait de Stadlau à Gérarsdorf, son centre était à Wagram et sa gauche de Wagram à Markgrafen-Neusiedel.
Au point du jour l'armée française se rangea en bataille parallèlement et à une portée de canon de l'ennemi. **NAPOLÉON** laissa une lieue d'intervalle entre sa gauche et le fleuve.
Les corps de **MASSÉNA** et **BERNADOTTE** formaient l'aile gauche, l'armée d'Italie (prince Eugène) et le corps des grenadiers et voltigeurs commandé par **OUDINOT**, avec le corps de

Dalmatie (Marmont) en seconde ligne formaient le centre ; le maréchal **DAVOUT** avec son corps, formait la droite en face de Neusiedel. La garde Impériale et la cavalerie derrière le centre formaient la réserve.
Le champ de bataille avait deux lieues d'étendue. Les colonnes des deux armées les plus rapprochées de Vienne n'en étaient qu'à 1200 toises ; aussi les tours, les clochers, les toits de la ville, étaient couverts de la population viennoise qui allait assister à cette terrible lutte.
La bataille s'engagea au lever du soleil. Le maréchal **DAVOUT** qui marchait sur Neusiedel avec le 3e corps pour déborder la gauche autrichienne, rencontra le général **ROSEMBERG** qui cherchait à déborder notre droite. On combattit pendant deux heures avec la plus grande opiniâtreté. Le maréchal **DAVOUT** renforcé par la division de cuirassiers du duc de **Padoue** et 12 pièces de la division **NANSOUTY**, rejeta **ROSEMBERG** au delà de Neusiedel.
L'archiduc **Charles** crut que **NAPOLÉON** avait fait une faute en n'appuyant pas sa gauche au Danube, il résolut d'en profiter et porta des forces considérables sur sa droite pour essayer de couper l'armée française de ses ponts. Il dirigea lui-même un corps de 50,000 hommes le long du fleuve et vint menacer notre flanc gauche, pendant que le front de notre gauche était assailli par des forces considérables.
Le village de Gross-Aspern occupé par une division de **MASSÉNA** fut emporté, le corps de **BERNADOTTE** composé de Saxons fut enfoncé et se retira en désordre. Notre gauche entamée se replia et vint se placer en équerre sur le centre face au Danube.
Les Autrichiens continuèrent leur marche et poussèrent des partis jusqu'auprès des ponts de Lobau. L'épouvante se répandit sur les derrières de l'armée, et cette foule d'hommes qui marchent sans combattre à la suite des armées, se précipitèrent en toute hâte dans l'île où ils répandirent les plus mauvaises nouvelles.
Les Autrichiens se hâtèrent trop de crier victoire.
L'Empereur était alors à la droite. Il était neuf heures, des aides de camp arrivèrent et lui firent connaître la situation de **MASSÉNA** et de **BERNADOTTE**. Il ordonna aussitôt au maréchal **DAVOUT** de tourner la position de Neusiedel et de se porter sur Wagram, puis il se porta en toute hâte vers la gauche.
Le maréchal **DAVOUT** exécuta l'ordre de l'Empereur ; voyant les hauteurs de Wagram en notre pouvoir, il ordonna au général **MACDONALD** d'attaquer le centre des Autrichiens avec ses trois divisions, appuyées par le corps de **MARMONT** et le corps de grenadiers et voltigeurs d'**OUDINOT.** Il prescrivit en même temps au maréchal **BESSIÈRES** de se mettre en mouvement avec la cavalerie de la garde et la cavalerie de réserve, pour charger en flanc les colonnes dirigées par l'archiduc **Charles**. Une première charge contint l'ennemi, mais **BESSIÈRES** fut blessé, l'attaque de sa colonne faiblit et les Autrichiens continuèrent leur marche. **NAPOLÉON** confia alors au brave général **DROUOT** le soin d'arrêter l'ennemi. **DROUOT** s'avança avec soixante pièces de canon, il ouvrit le feu sur les Autrichiens qui s'arrêtèrent. Au centre, **MACDONALD** appuyé par le prince **Eugène** enleva Wagram à la baïonnette.
MACDONALD poussa tout devant lui jusqu'à Sussenbrunn, mais là, il fut arrêté en tête et en flanc par le corps de **KOLLOWRATH**. **NAPOLÉON** fit charger la cavalerie de **NANSOUTY** et fit entrer **MARMONT** en ligne. La jeune garde vint remplacer le corps de Dalmatie comme réserve. Ce vigoureux effort décida la retraite des Autrichiens qui furent culbutés sur Gérarsdorf, qui ne put être enlevé qu'après une heure d'un combat acharné. A la gauche, **MASSÉNA** choisit le moment favorable pour reprendre l'offensive. Il attaqua la droite autrichienne et la repoussa jusqu'à Léopoldau. Sa cavalerie commandée par le général **LASALLE**, chargea les carrés autrichiens dans la plaine, les rompit et poursuivit l'ennemi jusqu'à Bisamberg. Le général **LASALLE** fut frappé d'une balle au front. La bataille était gagnée. L'armée autrichienne se replia dans la nuit du 6 au 7

juillet, sur Kornebourg et Wolkersdorf et se retira en Moravie. Elle avait perdu 10 drapeaux, 40 pièces de canon et 18,000 prisonniers, 9,000 blessés et 4,000 morts.
L'armée française fatiguée par d'aussi héroïques combats, qui avaient duré quarante heures, bivouaqua dans la plaine de Wagram.
Ainsi, se termina la bataille de Wagram, que l'on peut considérer comme la plus mémorable des temps modernes, tant par les masses imposantes qui combattirent dans cette terrible journée, que pour la durée et l'opiniâtreté de la lutte, et par la grandeur et la variété des moyens que les deux partis durent employer pour obtenir la victoire. Le régiment peut être fier de voir flotter dans les plis de son drapeau un nom aussi glorieux.

COMBAT DE ZNAIM.

Après la victoire de Wagram, le prince **d'ESSLING** fut chargé de marcher sur Stokereau, par où la plus grande partie de l'armée ennemie se retirait. Après avoir eu avec l'arrière-garde, commandée par le général **KLENAU** de petits engagements, il la serra de si près le 9 juillet, près d'Hollabrünn, que **KLENAU** fut obligé de s'arrêter et d'accepter le combat. Hollabrünn fut incendiée par nos obus, et la nuit vint favoriser la retraite des Autrichiens et suspendre la poursuite des Français. Les Autrichiens prirent position sur les hauteurs de Znaïm et occupèrent les défilés de Thaya, qui sont la clef de la Bohême. Le 11 juillet, les colonnes du prince d'**ESSLING** débouchèrent par la route de Hollabrün, forcèrent le pont de la Thaya, marchèrent sur Znaïm et abordèrent résolument la droite des Autrichiens, qui fut culbutée. Mais, le 4e corps, fut arrêté à la porte même de la ville par la réserve des grenadiers autrichiens accourue pour sauver Znaïm. Alors s'engagea une terrible mêlée.
L'arrivée des cuirassiers de la division **SAINT-SULPICE** décida de la victoire. Les Autrichiens se réfugièrent dans Znaïm.
Le prince d'**ESSLING** Les poursuivit ; il se préparait à donner l'assaut, lorsque les cris de :
« Cessez le feu, se firent entendre. » On vit des officiers d'état-major, français et autrichiens, se précipiter au milieu des combattants pour annoncer qu'un armistice avait été signé par les deux Empereurs.
Le 4e corps, qui venait de se montrer si héroïque et dont le 16e régiment d'infanterie faisait partie, fut cantonné dans le cercle de Znaïm, avec son quartier général à Znaïm.
La paix fut signée à Vienne, entre la France et l'Autriche, le 14 octobre 1809.

PÉRIODE DE 1810 A 1813.

A la date du 1er janvier 1810, le 16e régiment d'infanterie fut compris dans l'armée d'Allemagne, 4e corps (maréchal Masséna), 3e division (général Molitor), 1re brigade (général Leguay). Du 10 au 14 janvier, la division **MOLITOR** qui occupait la principauté de Bayreuth, reçut l'ordre de se rendre dans les villes hanséatiques à la date du 1er avril. Le 16e régiment d'infanterie occupa la ville de Hambourg. Il était alors commandé par le brave colonel **GUDIN**, que nous verrons bientôt se couvrir de gloire au siège de Sagonte. Il comprenait alors 3 bataillons commandés par les chefs de bataillon **REVEL, POULIN** et **THOMAS** ; son effectif était de 1885 hommes.
Le 15 mai 1810, il reçut l'ordre de se rendre à Emden, sous les ordres du maréchal, duc **de REGGIO**.
Enfin, vers la fin de la même année, il rentra en France et vint tenir garnison à Avignon.

Au commencement de l'année 1811, le régiment fut désigné pour faire partie de l'armée de Catalogne, qui devint plus tard armée d'Aragon. Dans les pages qui suivent nous allons retrouver le régiment, qui va ajouter de glorieuses pages à son histoire pendant ses campagnes en Espagne.

CAMPAGNES EN ESPAGNE (1808-1813).

Pendant que le 16e régiment d'infanterie se distinguait en Allemagne, et conquérait pour son drapeau le nom glorieux de Wagram, son quatrième bataillon se couvrait de gloire en Catalogne, dans le corps de **GOUVION-SAINT-CYR** (7e corps de l'armée d'Espagne). Ce quatrième bataillon, sous les ordres du commandant **PATTES**, à l'effectif de 13 officiers et 967 hommes, fut compris dans la brigade **JOBA**, de la division **REILLE**.
Pendant que **NAPOLÉON** s'emparait de Madrid, la position de l'armée française en Catalogne était devenue critique. Le général **DUHESME** était bloqué dans Barcelone, par le général espagnol **VIVÈS**.
Le général **GOUVION-SAINT-CYR,** qui avait formé le 7e corps sur les frontières des Pyrénées-Orientales, reçut l'ordre de l'Empereur de soumettre la Catalogne et de débloquer Barcelone.

SIÈGE ET PRISE DE ROSES.

Le 7e corps franchit les Pyrénées et investit la place de Roses, le 6 novembre 1808. Le général **REILLE**, aide de camp de l'Empereur, prit le commandement des troupes de siège.
La division **REILLE**, qui faisait partie du corps de **DUHESME** et qui était restée cantonnée dans les environs de Figuières, avait été réunie aux troupes de **GOUVION-SAINT-CYR**.
La prise de Roses était de la plus grande importance pour les opérations ultérieures de **GOUVION-SAINT-CYR** en Catalogne.
La magnifique rade protégée par cette place était au pouvoir de l'escadre anglaise, ce qui rendait impossible le ravitaillement de Barcelone par mer.
Les routes de Barcelone étaient fermées, d'autre part, par les places de Girone et Hostalrich, au pouvoir des Espagnols.
Le 6 novembre, le général **REILLE** s'avança sur la route de Roses et s'empara de Palau, que les Espagnols essayèrent de défendre.
Roses n'est qu'un bourg de 1500 âmes, bâti sur le bord de la mer, au fond d'un vaste golfe entouré de marais, qui en font un séjour malsain. La place est couverte à l'Est par un simple retranchement de campagne, appuyé d'un côté à une redoute en pierre sèche et de l'autre à une citadelle qui constitue la principale défense.
Au Sud, à l'extrémité d'un promontoire, se trouve un fort étoilé qui porte le nom de fort de la Trinité ou Bouton de Roses.
Le corps de défense, 3,000 hommes, était commandé par le colonel **O'DALLY**, et le commodore Anglais **VEST** occupait la rade avec deux galiotes à bombes et le vaisseau de 74 canons *l'Excellent*.

Le 7 novembre, le général **REILLE** établit son quartier général à Palau et commença l'investissement de la place.
La division française campa du côté des marais traversés par la route de Figuières, après avoir repoussé les Espagnols. Mais le mauvais temps vint, les pluies continuelles transformèrent en lac la plaine de l'Ampourdan et arrêtèrent les opérations du siège. Les gardes de tranchée étaient dans la boue jusqu'aux genoux et l'on n'avait pas de souliers à distribuer aux troupes.

Le 15 novembre, on résolut d'enlever de vive force le Bouton, mais on ne put escalader l'escarpe et l'on dut reculer en perdant beaucoup de monde.
Le 17, on se décida à ouvrir la tranchée, mais on dut y renoncer ; on se porta alors sur une éminence, située à 600 mètres au nord de la citadelle et on ouvrit le feu sur la ville.
Dans la nuit du 26 au 27, on attaqua la ville avec une valeur au-dessus de tout éloge. Cinquante Espagnols seulement réussirent à se réfugier dans la citadelle.
Le bombardement de la citadelle continua jusqu'au 5 décembre. La place était aux abois et la brèche praticable. Le colonel **O'DALLY**, envoya un parlementaire et consentit à se rendre prisonnier avec toute la garnison.
Les Anglais, qui tenaient le fort Bouton le firent sauter.
Le 6 décembre, la garnison (2,000 hommes et 120 officiers) sortit de la citadelle et défila sur le bord de la mer.
Elle fut dirigée sur Perpignan et Périgueux.
L'escadre anglaise tira sur ses alliés, comme le prouve l'extrait ci-dessous d'une lettre du général **REILLE** au Ministre de la guerre.

« A Palau, le 5 décembre 1808, au soir.

« Les Anglais, Monseigneur, se sont conduits dans cette occasion comme ils le font habituellement ; au lieu de protéger la place avec leur escadre, ils se sont enfuis dès qu'ils ont vu arriver à quelque distance d'eux quelques bombes ou boulets. Ils ont abandonné et fait sauter le Bouton qu'ils défendaient. Ils ont même tiré sur la place lorsqu'ils se sont aperçus qu'elle se rendait.
« Officiers et soldats sont furieux contre les Anglais, ils ne peuvent revenir de la déloyauté de ces insulaires. « L'armée a montré dans toutes les occasions le plus grand courage et le plus grand dévouement. «

Signé : REILLE. »

Le lendemain de la prise de Roses, le 7e corps quitta sa position pour se réunir sur la Fulvia. La division **REILLE** resta dans l'Ampourdan, pour former la garnison de Figuières et de Roses, et couvrir la frontière de France.
Le général **GOUVION-SAINT-CYR** marcha sur Barcelone, où il entra après avoir battu les Espagnols dans plusieurs rencontres.

SIÈGE DE GIRONE (1809).

En 1809, le 4e bataillon du 16e, commandant **PATTES**, fait partie de la division du général **VERDIER**, qui a remplacé le général **REILLE**.
Au commencement de février, **GOUVION-SAINT-CYR** avec le 7e corps, bloquait dans Tarragone les débris de l'armée de **READING**, qui avait été battue à Walls le 5 du même mois. Mais, ayant épuisé le pays et pressé par la famine, il commença son mouvement sur Girone dont il devait faire le siège.
Cette place, placée sur la grande route de France interceptait les communications avec Perpignan. Dès le mois de janvier, le général **REILLE** avait reçu de l'Empereur, l'ordre de tout disposer pour en faire le siège. Mais il ne put se mettre en marche sur Girone que le 4 mai, et il arriva sous les murs de la place avec 10,000 hommes.

L'ennemi fut chassé de ses positions avancées et de plusieurs villages, en particulier celui de Pont-Mayor, où la brigade **JOBA** (16e, 4e bataillon) se distingua et fut placée en réserve sur la grande route de France.
Depuis longtemps, les Espagnols se préparaient à la défense de Girone, qui avait déjà été attaquée deux fois en 1808, par le général **DUHESME**.
Don **Mariano ALVAREZ**, qui y commandait, s'était déjà fait connaître par la fermeté de son caractère.
Il avait fait exécuter de grands travaux de défense, 150 bouches à feu garnissaient le rempart, et sans compter 4,000 paysans réfugiés armés, la défense comptait 9,700 hommes. Soldats et habitants avaient juré au gouverneur de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.
Les moines et les prêtres excitaient l'enthousiasme et le fanatisme ; saint Narcisse, patron de la ville, avait été nommé généralissime et revêtu en grande pompe d'une épée d'or.
Nombre de moines et de prêtres prirent rang dans les *« croisés de Girone »*, pour défendre une cause que tous considéraient comme nationale et sacrée.
Les femmes elles-mêmes s'en mêlèrent ; elles choisirent deux cents d'entre elles qui formèrent une compagnie, sous le nom de *Sainte-Barbe*, chargée de transporter les blessés et les munitions. Les illustres **LUCE, FILZ-GÉRALD, ARTIGAS** et **VIVERN** en prirent le commandement.
ALVAREZ lui-même, bien décidé à s'ensevelir sous les murs de Girone, fit publier le 5 mai, une proclamation dans laquelle il annonçait :

« Que toute personne de quelque classe ou condition qu'elle fût, qui prononcerait le mot de capitulation, ou tout autre équivalent, serait fusillée sur-le-champ. »

Le 12 mai, le général **VERDIER** remplaça le général **REILLE** au commandement des troupes de siège, que des renforts portèrent le 22 à 14,000 hommes.

L'armée de siège comprenait :

La division française (Verdier) ;
La division wesphalienne (Morio) ;
La division italienne (Lechi).

La ville de Girone, est adossée à une chaîne de montagnes sur laquelle s'élèvent trois forts : le Connétable, le Capucin et le Mont-Joui le plus important. L'attaque ne pouvait avoir lieu que par la plaine de Sainte-Eugénie, ou directement par le Mont-Joui. On renonça à la plaine, à cause de la faiblesse d'effectif du corps de siège et de la facilité avec laquelle cette immense plaine peut être inondée. L'attaque par le Mont-Joui fut décidée ; elle avait l'avantage de se trouver sur notre ligne d'opérations, couverte sur les derrières et soutenue sur ses flancs par des positions fortes et faciles à garder.
Ce ne fut que le 14 juin, que les premières batteries ouvrirent le feu sur les redoutes de Saint-Narcisse et de Saint-Louis qui défendaient le Mont-Joui.
Le 17 juin au matin, les assiégés tentèrent une sortie. Une colonne de 1,000 hommes déboucha par la porte de France, et une autre de 500 hommes descendit du Mont-Joui.
Nos avant-postes surpris, se replièrent sur le bataillon du 16e régiment de ligne qui occupait le moulin neuf. Ce bataillon marcha au-devant de l'ennemi et se précipita sur les Espagnols à la baïonnette. L'ennemi battit en retraite en bon ordre et regagna la place.

Le lendemain 18 juin, à la pointe du jour, les redoutes de Saint-Narcisse et de Saint-Louis, furent enlevées avec la plus grande audace. L'escarpe de quatre mètres de haut n'avait pas de brèche et rien n'avait été préparé pour l'escalade.
Cette affaire fut des plus brillantes pour le bataillon du 16e de ligne.
Le 19 juin, après une canonnade de huit heures, l'ennemi évacuait la redoute Saint-Daniel et la faisait sauter.
Le 12 juin, le maréchal **AUGEREAU**, duc de Castiglione, avait remplacé **GOUVION-SAINT-CYR** au commandement du 7e corps.
Toute la deuxième quinzaine de juin, fut consacrée au bombardement du Mont-Joui et à l'ouverture de la brèche, par la fameuse batterie, numéro 10, dite « batterie impériale ».
L'assaut devait avoir lieu dans la nuit du 7 au 8 juillet. 2,400 hommes des compagnies d'élite furent divisés en deux colonnes : la première devait assaillir la brèche du bastion, et la deuxième, munie d'échelles, devait tenter l'escalade de la demi-lune.
Trois fois l'assaut fut donné avec une furie inconcevable, trois fois les colonnes arrêtées par les obstacles furent obligées de reculer. Nous perdîmes 2,000 hommes et 77 officiers.
Le général **VERDIER** se décida alors au siège en règle, qui fut long et pénible, par suite du feu de l'ennemi. Il dura jusqu'au commencement du mois d'août.
Dans la nuit du 2 au 3, une colonne s'empara du couvent de Saint-Daniel, et une autre du faubourg de Pedret et de la Tour-Saint-Jean.
Deux sorties de l'ennemi furent repoussées.
Dans la nuit du 4 au 5, la brèche de la demi-lune étant praticable, on donna l'assaut, et l'ennemi surpris fut contraint de se retirer dans le tambour qui formait la poterne du fort.
Le 10 août, Don **ALVAREZ** voulant tenter un dernier effort pour conserver le Mont-Joui, ordonna une sortie générale pour raser nos travaux. Il était midi, l'ennemi déboucha sur trois colonnes. Devant l'impétuosité de l'attaque de la première, nos troupes de Pedret et de Saint-Jean se replièrent sur Pont-Mayor. Le poste de Saint-Daniel tint bon, mais les Espagnols pénétrant dans le commencement du chemin couvert du Mont-Joui, commencèrent à détruire les parapets, les galeries de mine, incendièrent les gabions et fascines, et enclouèrent trois pièces de seize, un mortier et deux pierriers. Mais nos réserves arrivèrent et repoussèrent l'ennemi sur toute la ligne.
Le 10 août, au point du jour, nos batteries ouvrirent de nouveau un feu très vif sur le Mont-Joui et la ville. Le général **VERDIER** réunit ses meilleures troupes pour donner l'assaut, entre sept et huit heures du soir, mais les Espagnols abandonnèrent le Mont-Joui, à six heures et demie, et se retirèrent dans la ville. Nous primes possession du fort dans lequel on trouva dix-huit bouches à feu, et quarante-six barils de poudre.
Ainsi tomba le fort du Mont-Joui, après 65 jours de siège, dont 37 de brèche ouverte.
Girone avait été incendiée par le bombardement, et il n'y restait pas une seule maison intacte.
Jusqu'au 30 août, nos batteries cherchèrent à éteindre le feu de l'ennemi, et on commença à cheminer contre la ville. Une diversion du général **BLAKE** pour secourir la ville, obligea de distraire une division du corps de siège.
Pendant cette diversion, Girone fut ravitaillée et reçut un renfort de 4,000 hommes. Le général **BLAKE**, resta en position sur la route de Barcelone jusqu'au 2 septembre, époque où il se retira sur Hostalrich, refusant la bataille à **GOUVION-SAINT-CYR.**
La retraite du général anglais découragea les défenseurs de Girone. La désertion se mit dans l'armée espagnole.
Le corps de siège, renforcé de la brigade italienne **MAZUCHELLI**, reprit les travaux le 2 septembre.
Le 6 septembre, le général **JOBA** (16e de ligne), attaqua les bandes de Rovira et de Claros ; mais il fut mortellement blessé et la colonne repoussée.

Le 15, à trois heures, l'ennemi fit une sortie vigoureuse sur nos batteries de brèche, mais deux compagnies de grenadiers descendant du Mont-Joui le prit en flanc et le repoussa à la baïonnette, jusqu'à la porte de la ville.
Le général en chef, en présence du découragement et du dégoût dont la longueur de ce siège avait rempli tout le monde, officiers et soldats, décida l'assaut.
Le 19 septembre, vers quatre heures du soir, le général **VERDIER** réunit ses troupes sur le plateau du Mont-Joui, et forma quatre colonnes d'attaque.
Le 16e de ligne composait à lui seul la 3e colonne, chargée d'attaquer la brèche du bastion sur Christoval.
A quatre heures et demie, les colonnes françaises débouchèrent du couvent de Saint-Daniel, l'assaut fut donné sans succès.
Resserrées dans le vallon étroit et escarpé du Galligan, les colonnes s'embarrassèrent, se confondirent, ne purent se développer, furent repoussées et se retirèrent en désordre.
Cette malheureuse affaire qui dura plus de deux heures, coûta à l'armée de siège, 624 hommes dont 33 officiers.

BELLE CONDUITE DU LIEUTENANT POINCENET.

A l'assaut du 19 septembre 1809, le lieutenant **POINCENET**, du 16e, montra la plus éclatante valeur. Suivi seulement de quelques soldats du régiment, on le vit sous les balles et la mitraille monter à la brèche, la parcourir avec le plus grand sang-froid et attendre en faisant le coup de feu que la colonne d'attaque vînt le secourir. Mais, comme en ce moment son intrépidité demeurait sans imitateurs, et qu'il craignait de ne pas être aperçu de ses frères d'armes, il se dirigea rapidement sur un autre point et monta à une seconde brèche, dominant une caserne sur laquelle il se mit à lancer des pierres. Cette action audacieuse à laquelle applaudirent les assiégeants, électrisa la troupe qui s'ébranla tout à coup, et le brave officier qui avait donné l'exemple eut bientôt la satisfaction de se perdre dans la foule des combattants, qui se précipitèrent sur ses pas et comme lui affrontèrent le feu des Espagnols.
Après cet échec on dut reprendre les travaux du siège, mais les fatigues, les maladies et le feu avaient réduit l'effectif à 4,000 hommes, l'artillerie manquait de munitions. Aussi le général en chef dut transformer le siège en blocus, se donnant pour auxiliaires le temps, la fièvre et la famine.
En effet, les assiégés supportaient les plus grandes souffrances ; 6,666 défenseurs de la place encombraient les hôpitaux. Le mécontentement gagnait les assiégés.
Un jour, le général **ALVAREZ**, répondit à un officier qui avait parlé de capitulation :

« Vous êtes ici le seul lâche ; quand tous les vivres manqueront on commencera par vous, et quand tous vos pareils seront consommés, je verrai ce qu'il y aura à faire. »

Le lendemain, il faisait publier de nouveau le décret portant peine de mort pour le mot « capitulation ».

Dans les derniers jours de septembre, le maréchal **AUGEREAU** prit le commandement de l'armée de Catalogne ; il fit faire des propositions à la junte, mais **ALVAREZ** répondit : « Point d'autre communication avec l'ennemi que des boulets de canon. »

Le maréchal arriva sous Girone le 12 octobre ; il réorganisa l'armée de siège au moyen des renforts qu'il avait reçus. Le désir de combattre augmentait de jour en jour dans l'armée, et vers la fin de

novembre il se manifesta par des plaintes. **AUGEREAU** se décida à porter un dernier coup à la place. Il fit commencer une nouvelle brèche à la courtine Sainte-Lucie.
Le 4 décembre, l'artillerie ouvrit un feu nourri sur la ville. Le maréchal ordonna au général **PINO** d'enlever le faubourg de la Marine et une grande redoute construite en avant.
A minuit, la colonne se mit en mouvement ; la redoute fut escaladée, la porte brisée et la garnison passée au fil de l'épée. On dirigea aussitôt le feu de la redoute contre la ville.
Les 8 et 9 décembre, les batteries ouvrirent la brèche à la courtine Sainte-Lucie. Le général **ALVAREZ**, attaqué de fièvre nerveuse avec syncope et délire, fut remplacé dans son commandement par le brigadier **BOLIVAR**.
Ce dernier réunit la junte, qui décida à l'unanimité que Girone pouvait offrir la paix dans quatre jours si elle n'était pas secourue.
Le 10, le brigadier **FOURNÈS** sortit en parlementaire ; mais le maréchal **AUGEREAU** rejeta avec colère ses propositions et lui annonça que, si avant deux jours, la place n'acceptait pas ses propositions, l'assaut serait donné.
La brèche de Sainte-Lucie était alors praticable ; **FOURNÈS** revint le soir même au quartier général pour conclure la capitulation et les hostilités cessèrent aussitôt.
Le 11 au matin, la garnison sortit de la place déposant ses armes et 8 drapeaux sur le glacis et abandonnant 200 pièces de canon.
L'héroïque **ALVAREZ** fut envoyé au fort de Figuières, où il mourut quelques jours après.
Il serait difficile de peindre l'état déplorable de cette malheureuse cité ; des quartiers entiers détruits par le bombardement, les rues obstruées par des monceaux d'immondices et de cadavres.
Les Français, pendant ce siège mémorable qui dura six mois, perdirent 15,000 hommes par le feu de l'ennemi et les fièvres.
L'artillerie tira, tant sur la ville que sur les forts, 11,910 bombes, 7,998 obus et 80,000 boulets.
Le général **AMEY**, qui avait remplacé le général **VERDIER** au commandement du corps de siège, fut nommé gouverneur de Girone.
Le nom de Girone, par la résistance opiniâtre de la garnison et la constance de ses habitants, est devenu illustre à l'égal de celui de Saragosse. « Girone, dit Jomini, s'est illustré par une défense non moins extraordinaire que Saragosse. » Après la prise de Girone, **AUGEREAU** dissipa les troupes de **BLACK**, fit disperser les bandes de miquelets de **ROVIRA** et **CLAROS**, battit l'armée espagnole au col de Sespina et la contraignit de se retirer vers Tarragone.

CORPS D'OBSERVATION DE LA HOLLANDE (1810).

Dans la deuxième quinzaine de juin 1810, le 16e de ligne fait partie du corps d'observation de la Hollande (division Molitor) (brigade Leguay). Il est commandé par le colonel **GUDIN**.

Une situation du 1er juillet datée de Hambourg donne :

Effectif : 1860 hommes.
67 officiers.
1er bataillon, commandant **REVEL**.
2e bataillon, commandant **POULIN**.
3e bataillon, commandant **THOMAS**.

Le 29 août, le régiment quitte Utrecht et se dirige sur Lille. C'est de cette dernière ville qu'il va rejoindre son 4e bataillon à l'armée d'Aragon.

Armée d'Aragon (1811).

COMTE SUCHET, COMMANDANT EN CHEF.

Le 16e compte dans la 3e division (général Harispe) ; 1re brigade (général Salm) ; colonel **GUDIN** ; chefs de bataillon : **REVEL, POULIN** et **FAMONCOURT**.

ATTAQUE ET PRISE DU FORT D'OLIVO.

Le 26 avril, l'armée se porta par Borgas-Blancas sur Tarragone pour, investir la place. La première colonne se composait des 7e et 16e de ligne. Les 1er et 2 mai, la. division **HARISPE** se réunit à Reuss à la division **HABERT** qui était partie de Tortose.
La division **HARISPE** reçut l'ordre de compléter l'investissement de Tarragone par terre. La brigade **SALM** (7e et 16e de ligne) enleva, avec la vigueur propre à un aussi brave chef et à d'aussi braves soldats, un retranchement situé en avant du fort d'Olivo. Le 13 mai, elle s'empara de trois autres positions malgré les efforts de la garnison.
Le principal obstacle qui pouvait empêcher de pousser avec vigueur le siège de Tarragone, était le fort d'Olivo. Bâti sur un rocher à 400 toises de la ville, il présentait 60 embrasures armées. Un fossé de 20 pieds creusé dans le roc le plus dur l'entourait entièrement.
Cet ouvrage avait coûté trois ans de travaux et plusieurs millions.
On ne pouvait penser l'enlever par un coup de main, et la nature du roc offrait des difficultés immenses pour se couvrir et ouvrir la tranchée.
Les travaux furent exécutés lentement et péniblement sous un feu continuel de l'assiégé. Les 7e et 16e de ligne en furent chargés, et il fallut à ces corps une constance extraordinaire pour surmonter tant d'obstacles réunis. Aussi, s'ils en eurent toute la peine, ils en ont également tout l'honneur.
Le 29 mai, la brave infanterie de l'armée d'Aragon et particulièrement le 16e de ligne se couvrit de gloire. On couvrit le fort de feux toute la journée et on prépara l'assaut pour le soir.
La première colonne composée de 300 hommes du 16e, aux ordres du commandant **REVEL** et précédée de 20 sapeurs munis de haches et d'échelles, sortit par la gauche de la batterie du roi de Rome, tourna la droite du fort et se précipita à la gorge sur la porte du fort pour l'enfoncer. Éprouvant de la résistance, les sapeurs grimpèrent par-dessus et escaladèrent l'escarpement ; la porte fut renversée et nous pénétrâmes dans l'enceinte. La gauche de l'ouvrage tenait encore ; nos hommes se précipitèrent sur les batteries à la baïonnette et commencèrent un carnage qui ne cessa que par suite de lassitude et qui conserva la vie à plus de 800 Espagnols.
C'est ainsi qu'au cri de Vive l'Empereur, en présence de l'armée entière et de Tarragone consternée, les braves soldats des 16e et 7e de ligne restèrent maîtres du fort Olivo avec 47 bouches à feu, 3 drapeaux et 2,000 hommes, dont 80 officiers tués ou pris.
Le général en chef, pour perpétuer la mémoire glorieuse de la prise d'Olivo et la fin de l'intrépide général **SALM**, ordonna que le cœur de cet officier général serait déposé dans le fort, qui désormais s'appellerait fort de Salm.
Le général **SUCHET**, dans son rapport au prince **BERTHIER**, s'exprime en ces termes :

« La première colonne d'attaque, aux ordres du chef de bataillon Revel, du 16e de ligne, composée de 300 hommes d'élite, s'est élancée pour tourner l'ouvrage et enfoncer la porte de la gorge,... la porte fut forcée, et le reste de la colonne, appliquant des échelles aux escarpements de la gorge, grimpait sur l'ouvrage... Plus la résistance de l'ennemi était grande, plus les efforts de nos braves

redoublaient. Dans cette brillante occasion, les troupes de l'Empereur ont déployé la plus haute valeur.
« Je regrette de ne pouvoir citer tous les traits qui les ont distinguées... Un drapeau fut pris par un caporal de grenadiers du 7e de ligne. Il en restait deux autres ; deux soldats du 16e de ligne les ramassèrent, et lorsqu'on leur demanda pourquoi ils ne les portaient pas au général en chef, ils répondirent : « Nous ne les avons pas pris, nous les avons ramassés. »
« Le détachement du 16e de ligne, si vaillamment conduit par le chef de bataillon Revel, a beaucoup contribué à la prise du fort.

« Signé : Comte SUCHET. »

SIÈGE DE TARRAGONE.

L'impression produite par la prise du fort d'Olivo fut immense dans la ville ; la garnison et les habitants en furent frappés au point qu'un officier espagnol, qui détaillait les moyens de défense du fort que l'on considérait comme imprenable, ajoutait, avec la naïveté de l'orgueil national : « Nous-mêmes nous ne l'aurions pas pris. »

Le 1er juin, on ouvrit la tranchée devant la ville et on commença la construction de plusieurs batteries. Le 7, on ouvrit le feu sur le fort Francoli qui gênait l'attaque à l'extrême droite. Dès que la brèche fut praticable, on donna l'assaut ; le fort fut emporté et la garnison se retira par la plage. La prise du fort permit d'ouvrir la dernière parallèle.
Jusqu'au 16 juin, on poussa les cheminements en avant de cette parallèle. Le 13, l'ennemi avait redoublé son feu sur nos ouvrages et en particulier sur le fort d'Olivo.
Le commandant **REVEL** du 16e de ligne, qui avait le commandement de cet ouvrage, eut la tête emportée par un boulet.
La lutte devenait de jour en jour plus sanglante. Le général **SUCHET** jugea qu'il était indispensable de l'abréger. Le 16 juin, il fit enlever la lunette du Prince, que les Espagnols défendirent avec la plus grande opiniâtreté, mais qui resta en notre pou-voir.
Le 17, on ouvrit la troisième parallèle. Le 21, après un feu nourri de toutes les batteries, la brèche paraissant praticable, on résolut de donner l'assaut le soir même.
Le général **SUCHET**, dans son rapport au prince **BERTHIER**, raconte ainsi cette brillante affaire :

« A quatre heures du soir, j'ordonnai l'assaut, l'attaque devait être secondée par les feux du fort d'Olivo ou de Salm... A sept heures du soir, au signal donné par quatre bombes, cinq colonnes s'élançaient en criant : « Vive l'Empereur, » sur les points désignés. L'ennemi opposa d'abord une forte résistance, mais l'impétuosité irrésistible de nos braves grenadiers et voltigeurs, renversa en peu de temps tous les obstacles. On fit un carnage affreux, les fossés se remplirent de cadavres ; les Espagnols culbutés s'enfuirent en désordre, et nous restâmes maîtres du fort Royal, point qui devait nous assurer la conquête de tout le reste. La ville basse était prise. On ouvrit la nuit même une parallèle devant le front de la haute ville. Les Anglais étaient restés spectateurs inutiles, mais non indifférents, de cette nuit si désastreuse pour eux et leurs alliés.
« Le 28 au matin, je vis arriver le jour avec l'espoir que Tarragone tomberait avant la nuit.
« A midi, la brèche ouverte à l'angle de la courtine et du bastion Saint-Paul, était en bon train.
« A cinq heures, elle fut reconnue accessible. Je donnai le signal ; les régiments de l'armée se disputaient l'honneur de prendre part à l'assaut. Au signal donné, les braves grenadiers et voltigeurs s'élancent à la brèche, arrivent, renversent tout et, comme un torrent irrésistible, escaladent la brèche et inondent le rempart. Une résistance imprévue les arrête un instant dans la

rue principale. Les grenadiers et voltigeurs sautent par-dessus les barricades, enfoncent les portes et entrent dans l'intérieur de la ville où commence un carnage indescriptible. Tout ce qui résista fut tué à la baïonnette ; 20 drapeaux et 322 bouches à feu restèrent entre nos mains.
« En terminant mon récit, je dois un hommage à la première infanterie du monde.
« Les officiers ont montré un dévouement admirable.

« Comte SUCHET. »

Pendant ce siège, le 16e de ligne eut, pour sa part, 16 officiers et 475 hommes hors de combat.
Le général **SUCHET** fut promu à la dignité de maréchal de France.

COMBAT ET PRISE DU MONT-SERRAT.

Le 25 juillet, le 3e bataillon du 16e assista avec la brigade **MONTMARIE** à l'affaire du Mont-Serrat.
La junte de Catalogne avait confié au baron **d'ÉROLES** la défense du Mont-Serrat, où se trouvait l'unique dépôt d'armes et de munitions qui restât aux insurgés catalans. La nature et l'art s'étaient réunis pour retrancher cette montagne formidable.
Le chemin qui conduit au monastère serpente sur le flanc de la montagne ; des coupures, des retranchements, des redoutes où le canon avait été hissé avec de grands efforts défendaient l'entrée du couvent. Sur tous les points de la montagne étaient postés des miquelets et des paysans qui faisaient un feu terrible. Le baron **d'ÉROLES**, plein de confiance dans la force de cette position, avait fait porter des vivres et des munitions dans les batteries. Mais deux compagnies d'élite, arrivées sous la première batterie, grimpèrent l'escarpement et gagnèrent les embrasures. L'ennemi fut terrifié de tant d'audace, et tout ce qui ne put fuir fut tué dans la batterie.
Les pièces furent immédiatement braquées sur la seconde batterie qui fut enlevée à la baïonnette, par six compagnies d'élite.
Restait une troisième batterie protégée par un fort retranchement et qui offrait les plus grands obstacles à une attaque de front.
50 voltigeurs se dévouèrent, grimpèrent à travers les fentes des rochers et parvinrent sur les cimes des aiguilles qui hérissent la montagne, d'où ils plongeaient sur le couvent et la batterie.
Le chef espagnol évacua alors les ouvrages et s'échappa par des ravins et sentiers à lui connus.
Cette glorieuse affaire nous valut 2 drapeaux, 10 bouches à feu de gros calibre et une immense quantité de vivres, de munitions et d'effets d'habillement.
Le 1er septembre, le commandant **LARUE** prit le commandement du 3e bataillon, le commandant **POULIN** celui du 1er, et le commandant **FAMONCOURT** celui du 2e.
Au mois d'août, la première brigade (5e léger et 16e de ligne) occupa la frontière de la province de Valence et d'Aragon, vers Morella, pour assurer la rentrée des contributions directes, tandis que la deuxième brigade de la division italienne alla occuper le Mont-Serrat à sa place.

SIÈGE ET BATAILLE DE SAGONTE (1811).

Dans cette mémorable campagne, le 16e fait toujours partie de la 3e division de l'armée d'Aragon (général Habert), 1re brigade (général Montmarie). Il a un effectif de 1317 hommes pour 3 bataillons.
L'Aragon était tranquille et la basse Catalogne venait d'être pacifiée ; le maréchal **SUCHET** reçut l'ordre de tourner ses armes victorieuses contre Valence.

Le général **BLAKE** avait fait mettre en état de défense, comme poste d'observation, le fort de l'antique Sagonte situé sur un rocher escarpé au pied duquel s'étend la petite ville de Murviédo.
Le fort de Sagonte, qui se trouve à l'embranchement des routes de Tortose et de Teruel à Valence embrassait à peu près l'enceinte de l'ancienne Sagonte. Quelques ruines antiques et plusieurs vieilles murailles avaient été relevées et réunies par des constructions modernes adaptées au terrain, et l'art, secondé admirablement par la nature, avait pu, après un travail de 18 mois, arriver à mettre dans un état respectable de défense ce point important qui couvre la capitale du pays de Valence. Le rocher, très élevé et à pic dans presque tout son pourtour, s'abaisse un peu par une pente inclinée, mais raide du côté de l'Ouest. Les ressauts nombreux qui coupent cette pente favorisaient l'approche de l'infanterie et les travaux du génie, mais rendaient très difficile l'établissement des batteries, car le sol est entièrement dépourvu de terre. La configuration des ouvrages dans cette partie présentait un angle saillant peu ou point flanqué. Ce défaut était atténué par un réduit ou cavalier armé situé un peu en arrière de la première enceinte sur le point culminant de la montagne. Il n'y avait point de choix, et ce seul côté accessible devait déterminer le point d'attaque.
Le fort était armé de 17 bouches à feu, bien approvisionné et défendu par 3,000 hommes sous les ordres du brigadier **ANDRIANI**.
Le maréchal **SUCHET** jugea indispensable de déloger l'ennemi de ce point important avant de marcher sur Valence. Dès le 23 septembre, le général **HABERT**, dont la division formait l'avant-garde, s'empara de la ville de Murviédo et fit l'investissement du fort par la gauche.
Les difficultés décrites plus haut faisaient craindre au maréchal un siège long et meurtrier, surtout dans le voisinage d'une armée de secours nombreuse ; aussi résolut-il de l'éviter en enlevant le fort par un coup de main.
On remarqua qu'il existait dans la partie de la muraille qui faisait face à la ville et près de la porte d'entrée du fort deux anciennes brèches qui n'avaient pu être réparées entièrement. Le maréchal reconnut lui-même la possibilité de surprendre le fort par ces deux points.
Le 28 septembre, deux colonnes de 300 hommes d'élite, soutenues par une troisième d'égale force ; reçurent l'ordre de se porter aux pieds des anciennes brèches et de les escalader. Mais l'ardeur même de ces troupes leur devint funeste : les Espagnols furent avertis par des coups de fusil tirés à tort, et nos colonnes, forcées de parcourir un terrain très difficile et fourré, arrivèrent en désordre au pied des brèches. On dressa les échelles trop courtes de six pieds et on tenta l'escalade, mais on rencontra une résistance opiniâtre.
Les assaillants furent tués ou renversés et une grêle de balles et de grenades couvrit le gros des colonnes qui se pressait au pied du rempart. Le brave colonel **GUDIN**, du 16e de ligne, tenta de nouveau l'escalade à la tête des grenadiers du régiment, mais il fut blessé à la tête par une grenade ; les échelles furent brisées et les Espagnols restèrent maîtres des brèches.
Malgré les efforts des officiers et l'ordre du chef, les soldats ne pouvaient se décider à quitter le pied des remparts et à rentrer en ville ; mais le jour approchait, tout espoir de succès s'évanouissait et il fallut bien songer à la retraite.
Cet échec obligea le maréchal à commencer un siège en règle.
Du 5 au 12 octobre, on commença les travaux d'approche ; un grand ravin servit de première parallèle à 350 mètres du fort ; on utilisa tous les couverts du terrain et on commença la construction de cinq batteries.
Du 12 au 16, on ouvrit la deuxième parallèle à 130 mètres de la place, et le 17 au matin l'artillerie ouvrit le feu.
Le 18, dans l'après-midi, on jugea la brèche praticable et l'assaut fut ordonné pour cinq heures du soir.
Au signal donné, nos troupes s'élancèrent et coururent à la brèche aussi rapidement que la pente du terrain pouvait le permettre. Mais la brèche qui avait été faite dans un angle rentrant se rétrécissait

par le haut, de manière que deux hommes de front pouvaient à peine y passer. Accablés par la fusillade, les grenades, les obus et les pierres que les Espagnols roulaient sur eux, nos hommes firent d'inutiles efforts pour gagner le sommet de la brèche et durent redescendre en désordre dans le fossé.
Le maréchal jugeant que tout espoir de succès était perdu, fit rentrer les troupes dans la tranchée. A partir de ce moment, il ne voulut plus rien laisser au hasard, et il remplaça les actions de vigueur par les travaux méthodiques qui devaient conduire au but avec lenteur, mais avec certitude. Le génie continua ses cheminements vers le pied de la brèche et l'artillerie commença à en ouvrir de nouvelles.
Le 24 octobre, le général **BLAKE**, pressé par les habitants de Valence, marcha sur Sagonte, déterminé à livrer bataille au maréchal **SUCHET**. Le maréchal n'hésita pas à accepter la lutte en avant de Murviédo.
La division **HABERT** prit position à la gauche de la ligne vers la mer.
Le 25, à huit heures du matin, les deux armées étaient aux prises ; au même instant, nos batteries qui étaient achevées ouvrirent un feu violent sur le fort.
Le maréchal avait résolu d'enfoncer le centre de **BLAKE**, pour isoler et battre ensuite séparément les deux ailes.
Notre première ligne s'avança sous un feu terrible de mousqueterie et de mitraille et se déploya l'arme au bras sans répondre, comme à la manœuvre.
Le maréchal **SUCHET** reçut à l'épaule une balle qui, heureusement, ne lui fit qu'une blessure sans gravité.
Le centre des Espagnols enfoncé, recula, nous laissant 4 drapeaux et 5 bouches à feu.
A notre gauche, le général **HABERT**, avec le 5e léger et le 16e de ligne, attaqua la division **ZAYAS**, la repoussa jusqu'au village de Pouzol, où, grâce aux maisons, elle opposa la plus vive résistance ; mais le 5e léger et le 16e de ligne, après deux heures de combat, s'emparèrent du village et y firent 800 prisonniers.
Le maréchal, après avoir fait reposer les braves troupes du général **HABERT**, le chargea le soir d'attaquer de nouveau la division **ZAYAS**, qui s'était établie sur les hauteurs du Puig.
L'ennemi fut débusqué de sa position et laissa entre nos mains 5 pièces de canon.
Cette journée glorieuse décida du sort de Sagonte. La nouvelle brèche était praticable et le maréchal envoya le soir même un parlementaire au gouverneur pour le sommer de se rendre.
La capitulation fut signée le 26 octobre, à 9 heures du soir. La garnison se rendit prisonnière de guerre et nous occupâmes le fort, où l'on trouva 17 bouches à feu, 6 drapeaux, 2,400 fusils, 800,000 cartouches, 2 milliers de poudre, des vivres et des munitions. Nous fîmes 2,800 prisonniers, dont le gouverneur **ANDRIANI**.
Ainsi se termina ce siège mémorable, après 21 jours de tranchée ouverte.

Citons, en terminant, les passages du rapport du maréchal **SUCHET** au ministre de la guerre, qui forment une des plus belles pages de l'histoire de notre régiment.

« Au camp de Murviédo, 26 octobre 1811.

« Je chargeai le général Habert de se porter par la grande route sur le village de Pouzol... Le général rencontra la division ennemie qu'il fit attaquer par deux bataillons du 5e léger, soutenus par le 16e de ligne.
« Une fusillade très vive s'engage, l'ennemi défend avec acharnement les maisons de Pouzol…

« Cependant, l'ennemi quoique débordé très au loin se défendait encore dans Pouzol, et n'avait pas abandonné les hauteurs du Puig. Le 16e de ligne attaqua le village à la baïonnette, poursuivit l'ennemi de rue en rue et l'obligea à se retirer.
« 700 hommes des gardes wallones furent obligés de mettre bas les armes.
« Le brave colonel Gudin, du 16e de ligne, quoique ayant été grièvement blessé sous Sagonte, a toujours marché à la tête de son régiment.
« Toutes les troupes de l'armée, Monseigneur, ont rivalisé entre elles à qui servirait le mieux l'Empereur dans cette journée ; elles ont combattu sept heures et poursuivi l'ennemi jusqu'à la nuit close.

« Signé: Maréchal SUCHET. »

SIÈGE DE VALENCE (1811-1812).

Après la défaite de **BLAKE** et la chute de Sagonte, le maréchal **SUCHET** marcha sans perdre de temps sur Valence et arriva devant cette place le 3 novembre 1811. Il envoya le général **HARISPE** offrir à cette ville les conditions les plus honorables et les plus avantageuses ; mais ses paroles ne furent pas écoutées et le parlementaire ne put pénétrer au delà des avant-postes.
Les Espagnols puisaient dans chaque revers une énergie nouvelle. On dut donc recourir à la force.
La division **HABERT** s'empara d'une partie du faubourg de Séranos sur la rire gauche du Guadalaviar et occupa le village de Grao, situé à l'embouchure du fleuve, ainsi qu'un petit fort destiné à la défense du port.
Valence était un des derniers boulevards des Espagnols. Les habitants, exaltés au plus haut degré, avaient commencé la Révolution par le massacre de 300 Français. La ville avait plus de 100,000 habitants ; 2,000 moines y entretenaient l'exaltation, et le consul anglais **TUPPER** excitait à la révolte en répandant à profusion l'argent et les fausses nouvelles.
Le général **BLAKE** avait repris ses positions sous les murs de la place et se trouvait encore à la tête de 30,000 hommes ; mais c'était tout ce qui restait à l'Espagne de ses meilleures troupes.
Il défendait la rive droite du Guadalaviar. Le maréchal **SUCHET** était loin de pouvoir lui opposer des forces égales. A peine avait-il 15,000 hommes ; mais l'Empereur, désirant terminer la guerre d'Espagne par un grand succès, résolut d'anéantir l'armée de **BLAKE** sous Valence et envoya de nombreux renforts au maréchal. Le 24 décembre, son armée compta 33,000 hommes de toutes armes. Il résolut alors d'effectuer le passage du Guadalaviar près de Manissès.
La division **HABERT** força le passage du fleuve près de son embouchure, après une vive canonnade tant sur la flotte que sur les lignes ennemies ; les Espagnols furent culbutés, le général **BLAKE** se trouva rejeté sur la place avec toute son armée, et l'investissement de Valence se trouva complété sur tous les points.
Les troupes de siège campèrent autour de la place, à 1200 mètres des ouvrages.
La division **HABERT**, formant l'extrême droite, s'appuyait au Guadalaviar près de la mer.
Le 28 décembre, une sortie du général **BLAKE** fut repoussée. Cet échec jeta la consternation et le découragement dans la garnison.
Dans la nuit du 30 au 31 décembre, une seconde sortie des Espagnols eut le même succès que la première.
Le 2 janvier 1812, on ouvrit la tranchée à 80 toises des ouvrages de San Vicente et d'Olivetto et l'on commença la construction de 5 batteries.
Le 5 janvier, au point du jour, l'ennemi, effrayé de la rapidité de nos travaux, évacua subitement tous les ouvrages de l'enceinte extérieure, nous abandonnant 80 pièces de canon.

Le général **MONTMARIE** pénétra aussitôt dans les lignes et s'établit dans les maisons du faubourg, d'où l'on commença à cheminer à couvert. Dès lors la place était à nous et toute l'armée espagnole était renfermée dans la ville. On commença le bombardement qui fit de grands ravages dans la ville.
Le 6 janvier, le maréchal **SUCHET**, désirant épargner une grande et belle ville, écrivit au général **BLAKE** pour le sommer de se rendre. Sur sa réponse négative, le bombardement recommença et dura jusqu'au 8 janvier. Le général **BLAKE** convoqua alors l'assemblée de toutes les autorités civiles et militaires de Valence pour discuter sur la situation de la ville.
Le 9 janvier, le général **ZAYAS** sortit de la ville et vint annoncer au maréchal qu'on acceptait ses conditions.
La capitulation fut signée le jour même à 9 heures du matin.
La prise de Valence mit en notre pouvoir 18,000 prisonniers, dont 23 généraux, 393 pièces de canon, 21 drapeaux et 42,000 fusils.
L'armée espagnole sortit le 10 janvier de la place, déposa les armes et fut dirigée sur la frontière française.
Le maréchal **SUCHET**, en récompense de son glorieux succès, fut nommé duc et reçut en toute propriété le beau domaine d'Albuféra.
Un décret impérial accorda 200 millions de dotations à l'armée d'Aragon.
Le 19 janvier, la division **HABERT** s'empara sans coup férir de Dénia, petite place maritime protégée par un fort en assez bon état où l'on trouva 66 bouches à feu.
Au mois de février, les cadres des 3es bataillons des régiments d'infanterie de ligne de l'armée d'Aragon partirent pour la France, après avoir versé tous les hommes disponibles dans les 1er et 2e bataillons.
Il ne resta donc plus à la 3e division de l'armée d'Aragon que les 1er et 2e bataillons du 16e de ligne.

RECONNAISSANCE D'ALICANTE (AVRIL 1812).

Le maréchal **SUCHET**, voulant savoir ce qui se passait sous les murs d'Alicante, ordonna dans le courant d'avril au général **HARISPE** de rassembler toutes les compagnies d'élite de sa division et de s'avancer sur cette place par la route de Xinona, tandis que 10 compagnies du 16e de ligne, sous les ordres du général **GUDIN**, y marcheraient par le chemin de Mujamiel.
L'arrivée du général ayant été retardée par le mauvais état des chemins, le général **GUDIN** dut, avec ses 10 compagnies du 16e, lutter pendant quatre heures contre les 5,000 hommes de la garnison d'Alicante. Il fit un mal énorme à l'ennemi et ne perdit que 11 blessés et 4 morts. Le brave général **GUDIN** avait compté avec raison sur la valeur connue des soldats de son ancien régiment.

FIN DE LA CAMPAGNE D'ESPAGNE.

Le 15 mai 1812, le 16e (2e bataillon), fut attaché à la 1re division de l'armée d'Aragon (général Musnier), 1re brigade (général Robert), qui fit une expédition vers Requena ; mais le 15 juin, il revint à son ancienne division (général Habert), brigade **MONTMARIE**. Il était en garnison à Valence lorsqu'il reçut l'ordre de partir pour Madrid, avec le général **MAUPOINT**.
Le 25 août, il quitta cette ville avec une compagnie de hussards et alla délivrer la garnison de Cuença, assiégée depuis dix-huit mois. Ce petit détachement fut attaqué à son tour au passage de Saint-Gabriel, près Utiel, par 4,000 hommes de Villa-Campa qui entourèrent complètement la colonne.

Mais cette poignée de braves se fit jour à la baïonnette et rentra à Requena après avoir perdu 200 hommes et fait éprouver à l'ennemi une perte au moins égale.
Le 16 septembre, un grand convoi composé de bouches inutiles, de voitures et d'isolés, partit de Valence et se dirigea sur Saragosse d'abord et la France.
Il fut escorté jusqu'à Tortose par le 16e de ligne qui se réunit en ce point à son 4e bataillon.
Les cadres du 3e bataillon rejoignirent le régiment le 29 novembre dans cette ville. A partir de ce moment, le 16e de ligne fit partie des troupes destinées à tenir garnison dans la province d'Aragon.
Vers la fin de mars 1813, l'ennemi commença un mouvement pour se rapprocher des camps français. **ELIO**, avec les Espagnols, se dirigea sur Villena, et le corps anglais se porta à Biar et à Castella.
Le maréchal **SUCHET** crut devoir prévenir l'attaque de l'ennemi et prit l'offensive. Le général **HARISPE** battit les Espagnols à Villena, et la division **HABERT** (16e de ligne), enleva les hauteurs escarpées de Biar, occupées et défendues par la brigade anglaise du colonel **ADAMS**. L'ennemi fut repoussé jusque dans la place de Castella. 3,000 prisonniers, 2 drapeaux et plusieurs canons restèrent en notre pouvoir.
Le 13 juin, les hauteurs qui dominent le Xucar furent occupées par 25,000 Espagnols.
Le maréchal n'hésita pas à présenter le combat à un ennemi si supérieur en nombre.
Le général **HABERT**, à la tête de deux régiments d'infanterie, dont le 16e, atteignit le duc **Del PARQUE** dans Carcaxente, bouscula ses colonnes et lui fit éprouver une perte de 500 hommes tués, 600 prisonniers, dont 30 officiers, 1 drapeau et 2,000 fusils.
Ce beau fait d'armes n'empêchait pas Valence d'être menacée par l'ennemi. Le maréchal **SUCHET** lui ferma la route de Requena.
Le 27 juin, le maréchal qui avait fait rentrer à Valence les troupes détachées au secours de Tarragone, résolut de déloger le duc **Del PARQUE** de son camp de la rive droite du Xucar. Mais ce dernier n'attendit pas l'attaque et il évacua ses positions. Les divisions **HARISPE** et **HABERT** le poursuivirent, culbutèrent son arrière-garde qui avait pris position au col d'Olleria et entrèrent dans San Felipe.
Les Espagnols rentrèrent dans leur camp retranché de Cartalla où ils attendirent les renforts anglais.
Le 29 juillet 1813, lord **BENTINCK** ayant traversé l'Ebre à Amposta, au-dessous de Tortose, se porta sur Tarragone qu'il investit par terre et par mer.
Le 14 août, le maréchal **SUCHET** rassembla à Villa-Franca ses quatre divisions et toute sa cavalerie et marcha sur Tarragone pour la débloquer, sans rencontrer de résistance. La garnison travaillait nuit et jour à préparer 32 fourneaux de mine chargés ensemble de 37,860 livres de poudre.
Le 19 août, au signal de 3 coups de canon, à la chute du jour, les remparts de cette ville célèbre s'écroulèrent avec un horrible fracas.
La garnison de Tarragone renforça l'armée de **SUCHET** qui alla s'établir derrière le Lobregat, à Molins-del-Rey, et se replia ensuite sur Girone.
Le maréchal **SUCHET** reçut alors l'ordre de l'Empereur de diriger en poste 10,000 hommes sur Lyon. Puis, dans les premiers jours de mars 1814, il reçut un nouvel ordre, et une deuxième colonne de 10,000 hommes se dirigea sur Lyon.
Le maréchal, avec les débris de son armée, 11,000 hommes, se retira alors sur Figuières, après avoir fait sauter les forts d'Olot-de-Palamos et de Bascara.
Quelques jours après, le traité de Valençay rendait à **Ferdinand VII** le trône d'Espagne, et 200,000 Français repassaient les Pyrénées.

Grande Armée en 1813.

Le 4e bataillon du 16e de ligne contribua à la formation du 13e régiment provisoire d'infanterie, qui entra dans la composition du 6e corps de la Grande Armée (maréchal Marmont), 3e division (général baron Fiederichs), 1re brigade (général Ficatier).
Le 15 juin 1813, ce bataillon du 16e était commandé par le commandant **CARION**, et avait un effectif de 12 officiers et 642 hommes.
Ce bataillon assista à la bataille de Lutzen le 2 mai, à Bautzen le 16 mai, et à Wurschen les 20 et 21 mai, puis à la bataille de Dresde les 27 et 28 août.
A cette époque, le bataillon du 16e passa aux mains du commandant **MARTINI** ; il assista à la bataille de Leipzig les 16, 17 et 18 octobre.
Il resta au 6e corps d'armée jusqu'en avril 1814, époque où il fut envoyé à Yvetot pour y prendre ses cantonnements.

Corps d'observation d'Italie en 1813.

Le 3e bataillon du 16e contribua, la même année, à former une 25e demi-brigade provisoire qui fit partie de la division **SEMELÉ**, de la première lieutenance (général Grenier), dont le quartier général était à Vérone.
Le 30 octobre, ce bataillon se distingua au combat de Pruneken, où le général autrichien **FENNER** fut battu. Le major **FOURNIER** et le chef de bataillon **THUNOT**, du 16e de ligne, furent cités pour leur belle conduite dans cette affaire et la brillante retraite qui la suivit.

Armée de Lyon (1814).

Nous avons vu que, le 10 janvier 1814, le maréchal **SUCHET** recevait du ministre de la guerre, l'ordre de diriger sur Lyon un corps de 10,000 hommes. Il forma ce corps en trois brigades, et le 16e en fit partie. Il quitta Perpignan le 5 février et arriva à Lyon le 11 du même mois.
L'armée de Lyon, commandée par le maréchal **AUGEREAU**, duc de Castiglione, se composait de trois divisions.
Le 16e de ligne, qui comptait alors jusqu'à 7 bataillons, fut disséminé dans les différentes brigades de l'armée du maréchal **AUGEREAU**.
Cependant au mois de mai, les 1er, 2e et 7e bataillons furent réunis sous le nom de 16e de ligne, dans la 1re division (général Vedel), 2e brigade (général Gudin).
Au mois de juin on y adjoignit le 6e bataillon. Le maréchal **AUGEREAU** se fit battre à Limonest et sur les hauteurs qu'occupe aujourd'hui le fort de la Duchère, par le prince **de HESSE,** et fut obligé d'évacuer Lyon.
Son armée se retira sur l'Isère afin de couvrir Grenoble et le Dauphiné.
Pendant les cent jours, les 1er et 2e bataillons du 16e de ligne font partie du corps d'observation du Var, commandé par le maréchal **BRUNE**, 24e division (général Gilly d'abord, puis Merle plus tard). Les 1er et 2e bataillons sont à Marseille, les 3e, 4e et 5e bataillons sont au dépôt, à Toulon. Quant aux 6e et 7e bataillons, ils sont restés à l'armée des Alpes commandée par le maréchal **SUCHET**. Le 16e de ligne reste dans cette situation jusqu'au 1er juin, où il passe à la 1re brigade de la 24e division (général Robert), et va occuper la garnison de Grasse.

ANNEXE

UNIFORMES ET DRAPEAUX DU REGIMENT

16e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

Habit bleu avec col et parements rouges. Culotte blanche. Guêtres noires. Shako de feutre noir, tresse blanche, jugulaire de cuivre, l'aigle en cuivre comme plaque. Dans les compagnies du centre une patte d'épaule rouge remplace les épaulettes et le pompon du shako est rouge.
Les grenadiers ont un bonnet à poil avec plumet rouge et les épaulettes rouges. Les voltigeurs ont le collet jonquille, les épaulettes jonquille et un plumet jonquille sur le shako. Le galon qui borde le shako en haut est également jonquille.

Le drapeau se composait d'un carré inscrit blanc avec cette inscription : l'Empereur des Français au 16e régiment de ligne.
Les quatre triangles des coins étaient bleu et rouge alternativement, le triangle supérieur touchant à la hampe était bleu. Au milieu de chaque triangle des coins, était brodé le numéro du régiment encadré d'une couronne d'or, la cravate était tricolore et la hampe surmontée de l'aigle aux ailes demi-déployées.
Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon adopta pour les régiments le drapeau tricolore portant les trois couleurs disposées verticalement, bleu à la hampe, blanc et rouge.
La cravate de ce drapeau était tricolore et la hampe surmontée de l'aigle aux ailes demi-déployées.

Ancestramil